

Les illusions occidentales sont en train de se briser

samedi 23 octobre 2021, par [MISHRA Pankaj](#) (Date de rédaction antérieure : 14 octobre 2021).

Pour comprendre les forces en jeu dans le monde contemporain, il est nécessaire d'adopter d'autres perspectives, analyse l'essayiste et journaliste indien Pankaj Mishra : la vision occidentale étriquée et narcissique qui domine depuis des décennies la vie intellectuelle est aujourd'hui moribonde. Un article à retrouver dans notre hors-série *Comment le monde a basculé*.

Dans son ouvrage *Radical Hope. Ethics in the Face of Cultural Devastation* (2006) ["Espoir radical. Éthique face à la dévastation culturelle", non traduit en français], Jonathan Lear revient sur le traumatisme intellectuel enduré par les Indiens Crow. Contraints de renoncer, au milieu du XIX^e siècle, à leur existence nomade, ils ont non seulement perdu leurs habitudes ancestrales, mais ils se sont également retrouvés sans "*les repères conceptuels*" nécessaires pour comprendre leur passé et leur présent.

Le problème pour un Indien Crow, écrit Lear, n'était pas seulement que son mode de vie avait pris fin. Il se disait plutôt :

"Je n'ai plus aucun concept pour comprendre ce que je vis ou le monde qui m'entoure. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe."

Ce n'est pas aller trop loin que de dire que de nombreux intellectuels anglo-américains vivent aujourd'hui la même chose que les Indiens Crow, après avoir été successivement pris de court par des [soulèvements d'extrême droite](#), [une pandémie incontrôlable](#) et [le réveil politique de minorités](#) privées de droits.

Depuis la fin de la guerre froide, et pendant près de trente ans, des politiques, des journalistes et des patrons d'entreprise au Royaume-Uni et aux États-Unis ont répété dans les médias que, grâce à leur vision du capitalisme, de la démocratie et de la technologie, le monde allait enfin vivre en paix. Les États-Unis étaient même apparemment entrés, avec l'élection de [Barack Obama](#), dans une ère post- raciale, et les Américains étaient prêts, comme l'écrivait Obama dans Wired, un mois avant l'élection de Donald Trump, "*à défricher de nouvelles frontières*" et à "*inspirer le reste du monde.*"

Postulats obsolètes

Ce mythe des États-Unis conduisant le monde vers la Terre promise a toujours été peu plausible. Quatre années de Trump ont fini par mettre les choses au clair : entre 2001 et 2020, et avec des événements comme le 11 Septembre, l'intensification de la mondialisation, la montée en puissance de la Chine, l'échec de la guerre contre le terrorisme et la crise financière, le monde est entré dans une toute nouvelle période historique. Et de nombreuses idées et autant de postulats ayant dominé la vie intellectuelle pendant des décennies sont rapidement devenus obsolètes.

Aujourd'hui, ceux qui prétendaient qu'il n'y avait pas d'autre solution pratique que la démocratie

libérale et le capitalisme à l'occidentale ne peuvent expliquer comment [la Chine](#), dirigée par les communistes, est devenue un élément central des réseaux internationaux du commerce et de la finance ; comment [l'Inde](#), censée être la plus grande démocratie du monde, avec une économie en pleine croissance, a fini par être dirigée par des suprémacistes hindous inspirés par les mouvements fascistes européens des années 1920 ; et comment les électeurs irrités par les dysfonctionnements de la démocratie et du capitalisme ont porté au pouvoir des démagogues d'extrême droite.

Cette intelligentsia choquée et traumatisée par le Brexit et Trump a également été déconcertée par les plus grandes manifestations aux États-Unis depuis le mouvement des droits civiques - des soulèvements de masse lancés par des jeunes et nourris par la diffusion rapide d'une relecture historique de l'esclavage et du capitalisme raciste qui ont fait la richesse et la puissance des États-Unis et de la Grande-Bretagne.

En tant que membres de ce que Lear appelle une "*culture lettrée*", nous devrions être mieux armés que les Indiens Crow pour comprendre cette nouvelle réalité. Mais les bouleversements actuels ont cruellement révélé notre propre manque de ressources conceptuelles.

Grandeur passée

Pour faire oublier leur gestion calamiteuse de la pandémie, Trump et son équivalent au Royaume-Uni ont essayé de rejouer la carte des "guerres culturelles" et ressassé les histoires de la grandeur passée de l'Amérique et de Winston Churchill, tout en vilipendant la méchanceté des "marxistes culturels". Mais il ne fallait pas attendre les lumières de la raison du côté de leurs détracteurs, partagés entre choc et désespoir face aux sorties de Trump et caressant l'espoir absurde que l'élection de Joe Biden restaurerait l'"ordre libéral".

Que ce soit dans le *Wall Street Journal*, le Times de Londres, le *Washington Post*, le *New York Times*, *The Economist* ou le *Financial Times*, les lamentations et les exhortations des éditorialistes encore majoritairement blancs, masculins et d'une cinquantaine d'années rappelaient le verdict de James Baldwin qui assénait :

"Le monde de l'homme blanc, que ce soit sur les plans intellectuel, moral et spirituel, sonne creux et exhale l'odeur d'une lente agonie."

Il est urgent de trouver une nouvelle façon de comprendre les forces en jeu. Mais il faudra pour cela poser des questions avec lucidité et rejeter les influences qui ont formé de nombreux intellectuels de plus de quarante ans.

"Génération merdique"

Tony Judt, né en 1948 et aujourd'hui disparu, a un jour évoqué la génération "assez merdique" à laquelle il appartenait, celle qui "*avait grandi dans les années 1960 en Europe de l'Ouest ou en Amérique, dans un monde sans choix difficiles à faire, ni sur le plan économique ni sur le plan politique*". Selon Judt, dans les années 1970 et 1980, un trop grand nombre de ses pairs intellectuels ont troqué leurs positions radicales contre "*l'accumulation de biens matériels et le confort personnel*", lorsque le consensus d'après-guerre en faveur de l'État providence a fait place au néolibéralisme ; ils ont été particulièrement prompts à intérioriser la croyance populaire, après la chute du mur de Berlin, selon laquelle la démocratie et le capitalisme avaient "gagné".

Une vision du monde similaire prévaut parmi une génération encore plus jeune que celle de Judt. Ses membres, qui ont vécu une époque encore plus favorable, à la fin de la guerre froide, occupent des postes de direction dans les journaux, les chaînes de télévision, les groupes de réflexion et les départements universitaires anglo-américains. Comme ils ont grandi pendant les années 1990

triumphalistes, ils partageaient du principe que la démocratie et le capitalisme à l'américaine avaient prouvé leur supériorité.

“La question des classes, écrivait Francis Fukuyama en 1989 tout en déclarant [la fin de l'histoire](#), a été “résolue avec succès” par l'Occident, “fondamentalement égalitaire” – et ce n'était qu'une question de temps avant que la Chine et la Russie, des pays “autoritaires”, ne s'efforcent de reproduire ces réussites occidentales, et que l'Inde, “démocratique”, ne devienne partie prenante de l'ordre international libéral.

Narcissisme intellectuel

Il est impératif aujourd'hui d'abandonner les rêves brisés de ces deux générations, mais aussi de renoncer au narcissisme intellectuel qu'ils impliquent. C'est la seule condition pour faire apparaître les changements structurels plus profonds d'un monde devenu soudainement inconnu – des changements qui découlent de la décolonisation, l'événement central du XX^e siècle.

Il était évident, même pendant la guerre froide, que l'avenir serait modelé par des idées et des mouvements venus de régions éloignées géographiquement de l'Occident, avec leur vaste réservoir de populations, plutôt que par les penseurs de la guerre froide. L'arrivée au pouvoir du communisme en Chine en 1949 a toujours eu, il me semble, des conséquences plus importantes pour le monde entier que la révolution russe, et la déclaration de Mao Zedong lançant *“Le peuple chinois s'est levé”* après un siècle d'humiliation par les pays occidentaux a toujours été plus qu'une simple rhétorique patriotique et signait le début d'une quête frénétique qui a abouti à l'enrichissement et à la puissance actuelle de la Chine.

Aujourd'hui, on ne peut nier que les principaux développements au sein des pays anglo-saxons – la fin des syndicats, l'influence accrue des entreprises et la délocalisation des emplois, mais aussi le creusement des inégalités et la montée des suprémacistes blancs – ne peuvent être expliqués sans référence à la montée de la Chine, devenue atelier du monde et puissance mondiale nationaliste et agressive.

Perspective vraiment globale

En d'autres termes, pour comprendre le monde contemporain, il faut adopter une perspective vraiment globale, et non se contenter d'ajouter l'histoire de l'Inde “démocratique” et de la Chine “autoritaire” aux récits préexistants de la suprématie occidentale. Cela signifie qu'il faut renoncer à toutes ces idées préconçues sur lesquelles cette vision occidentale étriquée s'est longtemps fondée.

Il n'est pas facile de changer de refrain. Les représentations, les modes de pensée et de perception du monde mises en place pendant la guerre froide sont omniprésentes et tenaces. Les éditorialistes américains et britanniques ferraillaient alors contre une remise en cause de la démocratie et du capitalisme par les communistes et les sympathisants communistes du monde entier. Conséquence, entre autres, de cet affrontement idéologique intense, les anticommunistes ont surestimé le “monde libre” et ils y ont vu une amélioration matérielle, morale et intellectuelle plus répandue et durable que ne le montraient les faits historiques.

Et pour défendre le monde libre, le plus gros coup de force des penseurs occidentaux pendant la guerre froide a été de faire du libéralisme *“non seulement la tradition intellectuelle dominante, mais même la seule”*, écrivait avec aplomb Lionel Trilling en 1950. Par un étrange coup du destin, cette idéologie prônant la liberté et la propriété individuelle – et qui était dénoncée tant par la gauche que par la droite parce qu'elle nourrissait de manière insidieuse les inégalités et le mécontentement des peuples – a été promue au rang d'idéal moral. Comme l'écrivait Reinhold Niebuhr en 1944 :

“Le libéralisme bourgeois était, dans l’ensemble, complètement inconscient du caractère corrupteur de la poursuite de ses intérêts et caressait l’idée d’être le seul horizon indépassable.”

Néanmoins, à mesure que la guerre froide s’intensifiait, le libéralisme a fini par bénéficier, presque par défaut, d’une image flatteuse, surtout lorsqu’il était mis en regard des réalités affreuses du communisme soviétique et chinois. Il a également acquis, comme l’ont montré des universitaires contemporains, un héritage intellectuel prestigieux, avec John Locke et Thomas Hobbes comme caution intellectuelle du passé. Les Lumières, fortement remises en question en Europe à partir de la fin du XIX^e siècle, se sont vu attribuer les mérites de la destinée unique du monde libre.

Mythologie du monde libre vertueux

De nombreux jeunes aujourd’hui sont scandalisés et veulent savoir comment des policiers blancs peuvent encore assassiner des Noirs et pourquoi des milices armées peuvent s’en prendre à des manifestants antiracistes en toute impunité avec le consentement tacite d’un président américain en exercice. Les belles histoires que se raconte le monde libre, gardien du libéralisme et de la démocratie, héritier des Lumières et ennemi de l’autoritarisme, ne leur sont ici d’aucune utilité pour le comprendre.

Toute cette mythologie du monde libre vertueux héritée de la guerre froide a laissé dans l’ombre trop de faits gênants, par exemple le fait que Voltaire décrivait les Noirs comme des “*animaux*” dotés de “*peu ou pas d’intelligence*”, que Kant pensait que la peau foncée constituait une preuve évidente de stupidité et que les femmes n’étaient pas aptes à la vie publique, ou que John Stuart Mill pensait que les Indiens étaient des “*barbares*” inaptes à disposer d’eux-mêmes.

En outre, l’obsession nourrie à l’égard des crimes de Staline, Mao et Hitler a réussi à occulter ces siècles de violence et de spoliation qui ont fait de la Grande-Bretagne et des États-Unis des pays exceptionnellement puissants et riches. Comme l’a récemment écrit la philosophe féministe Lorna Finlayson :

“L’histoire des nations libérales est une histoire de violences systémiques et de convoitise : du génocide des populations indiennes à l’esclavage, en passant par les ‘changements de régime’ et les ‘interventions humanitaires’ de l’époque contemporaine. Ce point est incontestable, même si l’on peut penser qu’il n’est pas pertinent – et même malpoli – d’en parler.”

Une chose est sûre, ceux qui ont inventé de toutes pièces des courants intellectuels (les anti-Lumières, l’irrationalisme romantique, l’islamo-fascisme) pour définir les ennemis de la démocratie libérale et de l’Occident des Lumières ne vont jamais vous en parler. Et ceux qui pourraient vous en parler – les victimes à long terme et les proches observateurs de cet Occident éclairé – ont été réduits au silence ou marginalisés.

Condescendance morale

Le libéralisme de la guerre froide, exploité jusqu’à la corde par les démagogues antilibéraux aujourd’hui, brillait par sa condescendance morale et la corruption engendrée par la promotion de ses intérêts. Mais l’internationalisme libéral se manifestait surtout par une ignorance et un mépris pour les autres points de vue du reste du monde. Même les auteurs qui concevaient soigneusement la respectabilité philosophique de la démocratie occidentale ignoraient en grande partie ce qui se passait et ce qui s’était passé en dehors du monde libre.

Prenons, par exemple, le cas d'Isaiah Berlin, philosophe et éditorialiste régulier pour le New York Times. Isaiah Berlin est devenu une sommité après la Seconde Guerre mondiale, au moment même où les mouvements anticolonialistes dans le reste du monde commençaient à remporter des victoires tant attendues et que les militants noirs aux États-Unis intensifiaient leur longue bataille pour les droits civiques.

Visions alternatives

Dans les années 1950, ces luttes souvent convergentes contre la domination blanche ont engendré un vaste corpus de penseurs politiques. Ces pays dénaturés par des empires occidentaux racistes avaient de toute évidence des idées bien différentes sur la manière d'atteindre leur idéal de liberté et de justice, et un large éventail de personnalités – de Jamal Al-Din Al-Afghani, José Martí, Rabindranath Tagore, Gandhi et Sun Yat-sen à W.E.B. Du Bois, Aimé Césaire et Frantz Fanon – offraient à la fois une critique sans concession des arrangements politiques et économiques de l'Occident mais aussi des visions alternatives de la coexistence des êtres humains sur une planète fragile.

De nombreux pays asiatiques et africains ont rapidement été en difficulté après s'être libérés de leurs dirigeants blancs, leur souveraineté ayant été stoppée net par la guerre froide et le néo-impérialisme économique. Cette expérience douloureuse – l'échec de la modernisation, les guerres civiles, les soulèvements ethnico-religieux, la démagogie et le despotisme – a engendré une implication intellectuelle encore plus profonde dans les éternels problèmes politiques et sociaux.

Remises en cause

Les travaux de l'économiste égyptien Samir Amin, du psychologue spécialisé en sociologie Ashis Nandy, du sociologue malaisien Syed Hussein Alatas, de la féministe marocaine Fatima Mernissi, de l'historien jamaïcain Orlando Patterson, de l'intellectuel chinois Wang Hui, du philosophe brésilien Roberto Unger, et de l'universitaire colombien Arturo Escobar sont des remises en cause exemplaires de la soi-disant exception occidentale. Mais ils n'ont pas vraiment eu voix au chapitre en Occident. Par conséquent, le postulat affirmant que les institutions politiques libérales du Royaume-Uni et des États-Unis peuvent être dissociées, et évaluées séparément, de pratiques aussi grossièrement illibérales que l'esclavage et l'impérialisme n'a guère été remis en question.

Quand Isaiah Berlin chante les louanges du libéralisme, il passe sous silence son histoire tourmentée et reconnaît à peine les autres traditions intellectuelles et politiques en dehors de l'Occident. Isaiah Berlin, qui théorisait avec succès les concepts de liberté en 1958, un an après la diffusion dans le monde entier des images choquantes de l'intégration forcée de neuf jeunes noirs au lycée de Little Rock, a même réussi à ignorer cette quête pour la liberté qui a changé le monde et qui a été lancée par les "*pays plus foncés*" pour reprendre l'expression de Du Bois. Isaiah Berlin était apparemment convaincu, comme John Stuart Mill avant lui, que seule la liberté de l'homme blanc comptait.

Pensée occidentale anhistorique

Dans une critique de l'œuvre d'Isaiah Berlin, l'anthropologue Ernest Gellner souligne le manque de contexte social, politique et historique de son œuvre. De même, John Rawls, auteur d'une *Théorie de la justice* (1971), une référence en matière de philosophie politique à la fin du XX^e siècle, partait du principe que le but fondamental des institutions politiques occidentales était la promotion de la liberté et de la justice.

Bizarrement, cette pensée anhistorique émanant des élites occidentales est devenue la norme dans les universités et ailleurs, dans les années 1970, alors même que les États-Unis et la Grande-

Bretagne entraient dans une période de déclin. Comme l'a souligné la politologue Katrina Forrester dans son dernier livre sur Rawls, *In the Shadow of Justice. Postwar Liberalism and the Remaking of Political Philosophy* (2019) ["Dans l'ombre de la justice. Libéralisme de l'après-guerre et relecture de la philosophie politique", non traduit en français], quelques "*philosophes politiques, des hommes pour la plupart, blancs et riches*", issus exclusivement d'Harvard, Princeton et Oxford, "*ont essayé de diffuser largement leurs théories pour englober des communautés plus importantes, des pays, la communauté internationale et même toute la planète*".

Fantômes de la guerre froide

Une connaissance approfondie de leurs abstractions sans fondements historiques est devenue, comme l'écrit Forrester, "*le prix à payer pour être admis dans les coterie de la philosophie politique*", ce qui s'est fait au détriment des auteurs féministes et anticolonialistes. Des pans entiers de cette histoire de conquête et de domination ainsi que son héritage politique ont par conséquent été effacés - et sont aujourd'hui exhumés, avec certes beaucoup de retard et de manière imparfaite, par des initiatives comme le Projet 1619 du *New York Times* [qui vise à réévaluer le poids et les conséquences de l'esclavage sur l'histoire des États-Unis : "*L'esclavage est souvent considéré comme le péché originel de l'Amérique, il est bien plus que cela : c'est l'origine même du pays.*"]

Une vision du monde déconnectée à la fois de la réalité historique et de l'actualité se rapproche de la propagande, et le verdict de Gellner sur Berlin - qu'il était le John Stuart Mill de la CIA - n'est sans doute pas que le fruit de querelles intestines universitaires. Comme l'écrit Forrester, "*l'histoire de la philosophie politique libérale anglo-américaine*" aujourd'hui ressemble à "*celle d'un fantôme*" qui continue de s'accrocher bien après que les conditions de sa survie ont disparu.

Visions d'hommes blancs et privilégiés

Comment alors exorciser les nombreux fantômes laissés par la guerre froide, et ses histoires de libéralisme, de démocratie et de monde libre ? Comment s'affranchir d'un milieu intellectuel moribond où les intérêts personnels et les visions subjectives des hommes blancs et privilégiés passent pour la "pensée mondiale" (la gauche, avec ses invocations sans fin et répétitives de Marx, Gramsci, Adorno, Benjamin et Arendt, n'échappe pas non plus au piège de l'ethnocentrisme) ?

Une tâche essentielle serait de s'attaquer au déséquilibre flagrant de la vie intellectuelle qui reproduit les asymétries socio-économiques. Une éditorialiste indienne, chinoise, ghanéenne ou égyptienne a bien moins de chances d'être reconnue comme une autorité en relations internationales, à moins qu'elle ait un minimum de bagage en matière de politique et de courants intellectuels européens et américains. Alors que la plupart des universitaires occidentaux - sans parler des journalistes - n'ont même pas survolé l'histoire et les écoles de pensées indiennes, chinoises, africaines et arabes.

Pourtant, se contenter d'ajouter quelques noms à consonance étrangère au programme des universités (des initiatives déjà énergiquement combattues par la droite conservatrice et réactionnaire) ne va pas faire avancer la pensée mondiale contemporaine.

Une tâche plus radicale et plus ardue est nécessaire pour éviter une perte de repères conceptuels identique à celle des Indiens Crow : la remise en cause d'une tradition intellectuelle qui déforme notre sens de la réalité, et le réapprentissage de l'histoire mondiale, en reconnaissant que les postulats fondamentaux sur l'infériorité des peuples non blancs ont entaché une grande partie de nos connaissances et de nos analyses. C'est peut-être une tâche énorme, mais c'est le seul moyen de changer de paradigme.

[Lire l'article original](#)

Pankaj Mishra

[Abonnez-vous](#) à la Lettre de nouveautés du site ESSF et recevez par courriel la liste des articles parus, en français ou en anglais.

P.-S.

Courrier International

<https://www.courrierinternational.com/article/geopolitique-les-illusions-occidentales-sont-en-train-de-se-briser>